
La dispute des forts : une anthropologie des combats de boxe ordinaires

Jérôme Beauchez *Laboratoire « Mondes et dynamiques des sociétés » CNRS*

Résumé : Le sens de la « dispute des forts », ou la signification sociale de l'expérience du ring vécue par les pugilistes ordinaires, constitue l'objet de cet article réalisé à partir de quatre années d'étude ethnographique des situations de combat. Observées entre la France, l'Allemagne et le Luxembourg, ces soirées pugilistiques éloignées de l'attention des médias nous inclinent dès lors à percevoir toute la densité des oppositions, qui dépassent les seuls corps des combattants pour s'étendre aux différents groupes qu'ils incarnent ou représentent.

Mots-clés : boxeurs ordinaires, anthropologie, description dense, soirées pugilistiques, corps, combats

Abstract: The objective of this article, based on four years of ethnographic studies of combat situations, is to relay the meaning behind the "forceful fight," or the social implication of life inside the boxing ring experienced by ordinary pugilists. My anthropological observations were made in France, Germany and Luxembourg while attending privately held (no media) boxing functions. In the results, there are an array of in-depth oppositions that extend far beyond the bodies of fighters alone.

Keywords: common boxers, anthropology, thick description, boxing functions, body, combat

Dudelange, Luxembourg, 26 février 2000. Ce soir, Mohand fait ses débuts de boxeur professionnel. Tandis qu'une musique tonitruante accompagne sa marche vers le ring, les premières manifestations d'hostilité commencent à émaner du public. En tant que français venu de Strasbourg affronter le jeune espoir local des poids welters (moins de 67 kg), Mohand a d'emblée le mauvais rôle. Qui plus est, sa qualité de boxeur extérieur l'incline à se présenter le premier entre les cordes. Le pugiliste luxembourgeois en profite donc pour le faire attendre, tout immergé dans l'inimitié de ce premier bain de foule. Puis les voix du public se font à nouveau plus fortes, leur tonalité change : l'adversaire de Mohand arrive sous les acclamations générales. Après les recommandations d'usage adressées par l'arbitre aux opposants, ce dernier place son bras entre les corps et ne le retirera que pour prononcer le commandement anglais traditionnellement réservé au déclenchement des duels. « Box ! » Mohand a déjà pris un direct en plein visage. Chuck, boxeur professionnel expérimenté et compagnon d'entraînement du premier, s'est tout simplement figé, le regard à la fois empreint de crainte et de gravité. Tout comme nous autres, ceux du gymnase strasbourgeois des Gants d'Or venus là pour supporter les efforts d'un membre de notre « corps », Chuck vit charnellement les émotions du combat, directement relié à elles par une sorte de mimétisme compassionnel. A chaque coup encaissé, son estomac semble faire un bond. Très nerveux, il tente de conseiller Mohand en couvrant d'une voix forte le brouhaha général. Ce dernier finit par trouver lentement ses marques : il bouge mieux et commence à faire mouche. Mohand enchaîne les séries et, soudainement, coupe son adversaire d'un poing sèchement asséné au plexus. L'autre souffre, il a mis un genou à terre et l'arbitre le compte. Il se relèvera. Immédiatement, Chuck en profite pour crier : « Calme ! Travaille maintenant ! Ne te jette pas ! »

Mohand ne suivra pas les conseils avisés de son aîné ; contrôlant mal ses élans combatifs, il se rue sur son adver-

saire. Mais l'autre n'est pas dupe. Il a partiellement récupéré et décoche soudain un crochet magistral qui, s'écrasant sur la mâchoire du strasbourgeois, l'envoie au tapis. L'arbitre égrènera le compte jusqu'à neuf (dix signifiant l'arrêt imminent du combat par *Knock Out*). Mohand s'est relevé tant bien que mal; titubant, il n'est pas remis du choc. Par chance, le gong signale l'achèvement de la première reprise. Nous échangeons tous des regards inquiets. Deuxième round. Mohand a récupéré. Cette fois il travaille et touche à nouveau. Après quelques belles esquives, les enchaînements réalisés le conduisent à percuter une nouvelle fois le plexus encore sensible de son adversaire. Ce dernier, ne parvenant plus à respirer, ne reprendra pas le combat. La victoire ne souffre aucune discussion. Elle revient à Mohand. Le public, malgré cela, le huera.

Le spectacle des poings : méthode d'observation et enjeux pour l'anthropologie

Reproduite à partir des notes consignées dans mes carnets de terrain, la scène de ce combat qui montre les débuts d'un boxeur professionnel aux prises avec ses multiples adversaires – l'autre pugiliste bien sûr, mais aussi le public et une certaine « crainte du destin » (Goffman 1974:146) – dessine autant de données élémentaires de ce que l'on pourrait appeler le « spectacle des poings ». Données élémentaires, parce que c'est d'abord de leur interrelation que naissent le spectacle pugilistique et, partant, la configuration sociale du combat. Données élémentaires ensuite parce qu'ici, dans ce modeste gymnase luxembourgeois, nous restons bien loin des grandes rencontres de boxe dont traitent habituellement les médias.

De la façon à l'objet de l'étude

Issue de tels creusets d'affrontement, seule une infime minorité de boxeurs brillera au centre des écrans de télévision, tandis que tous les autres s'arrêteront là : aux scintillements périphériques des nombreuses soirées de gala qui, à l'instar de celle-ci, ponctuent les carrières luxembourgeoises, allemandes ou françaises de milliers de pugilistes ordinaires¹. Peu doués aux mains senestres, et pourtant armés d'un courage carnassier, ou virtuoses du crochet un rien paresseux du jeu de jambes, pendant près de quatre années (1999-2002) je me suis appliqué à ethnographier leurs expériences du ring. Engagé dans une observation participante auprès d'un groupe de pugilistes de la banlieue de Strasbourg (une ville rhénane du Nord-est de la France, frontalière avec l'Allemagne), j'ai donc commencé par fréquenter les gymnases bas-rhinois, et particulièrement celui des Gants d'Or où je m'entraînais quotidiennement. De l'Amérique du Sud aux Antilles, en

passant par les différentes latitudes africaines et l'île de la Réunion, ce petit monde de boxeurs se composait à la façon d'un corps-diaspora; un ensemble dont les diversités résonnaient des mêmes expériences. Celles des présences conjointes au gymnase, découpées sur le fond d'une « double absence » (Sayad 1999) vécue à l'entre-deux des quartiers populaires de l'exil strasbourgeois, où certains s'abîmaient dans la dureté d'*ici* et la perte de *là-bas* (Beauchez 2009). Articulé à ce corps de boxeurs comme l'un de ses membres, j'en ai donc peu à peu compris les tensions et les « raisons de faire ». Les unes comme les autres m'ont dès lors amené hors du gymnase : vers les scènes des combats en public qui confèrent un sens aux rudesses, ainsi qu'à tous les efforts consentis lors des entraînements².

Ce sens de la « dispute des forts », ou cette signification sociale de l'expérience du ring vécue du point de vue des pugilistes ordinaires, constitue l'objet de cet article appliqué à proposer une « explication interprétative » (Geertz 2002:30) de la situation de combat. C'est dire qu'à partir des dizaines de galas observés entre France, Allemagne ou Luxembourg, et des centaines d'oppositions qui s'y sont déroulées (en près de quatre années, j'ai vu une moyenne de dix galas par an, soit environ cinq cent quarante combats), le principal enjeu de ce travail consiste à saisir la part significative du regard que les boxeurs portent sur leurs affrontements. Selon une formule rendue célèbre par Clifford Geertz, il s'agira donc non seulement « d'entendre leurs entendements » (2002:10), mais encore de décrire toute la densité de leurs engagements, afin de comprendre comment la situation de combat peut se construire en tant qu'événement autour de cette configuration à la fois élémentaire et mouvante que forment deux pugilistes opposés sur la toile d'un ring. Mise en pratique dès l'introduction, cette méthode de la « description dense » (Geertz 1973:6-9) nous a du reste déjà inclinés à percevoir une part de la profondeur des oppositions, qui semblent bien échapper aux seuls corps de la dispute – les boxeurs et l'arbitre comme incarnations de l'institution pugilistique – pour étendre le jeu et les enjeux des poings à tout un ensemble de participants présents-absents du ring, à l'exemple du public et des boxeurs non-combatants venus au gala pour soutenir et conseiller l'un de leurs compagnons. Tous ces participants indirects aux oppositions – auxquels il convient d'ajouter les entraîneurs, les managers, les promoteurs et autres organisateurs dont les rôles seront précisés – trament une structure invisible d'interactions à laquelle s'articulent les figures bien visibles du corps à corps. En montrant comment opère cette articulation entre l'expérience vécue du ring et ses différents « cadres d'interprétation » (Geertz

1973 : 9), nous espérons densifier d'autant la description ethnographique des luttes. Ainsi formulée, cette hypothèse de la « profondeur du jeu » (Geertz 1973:432-442) nous invite dès lors à considérer l'événement du gala comme une totalisation, ou le moyen idoine d'analyser l'enchâssement des corps constitutifs d'un spectacle pugilistique surdéterminé par l'ensemble de ses acteurs. De là, il devient possible d'interroger à nouveaux frais le rôle spécifique des boxeurs, leur perception ainsi que leur pouvoir de définition des situations de combat.

Pour une anthropologie du corps combattant

A partir de cette construction liminaire de l'objet d'étude, les visées de celle-ci montrent deux orientations complémentaires. D'abord, il s'agit d'apporter des données empiriques concernant un monde social tout à fait méconnu : celui des boxeurs ordinaires qui, depuis les petits galas français, allemands ou luxembourgeois, construisent les réalités d'une pratique pour le moins éloignée des grands événements pugilistiques. Ensuite, partant de ses localisations européennes, cet article entend précisément renouveler les modèles d'analyse des combats de boxe ordinaires, jusqu'alors essentiellement produits par les sciences sociales en référence au cas étasunien (Sugden 1996:56-88; Wacquant 2000:149-230; Rotella 2003). Tandis que ces modèles seront mobilisés dans la perspective d'une première étude anthropologique des façons d'éprouver la situation de combat en France, au Luxembourg et en Allemagne, une certaine rupture épistémologique sera néanmoins marquée vis-à-vis d'autres travaux qui envisagent les affrontements pugilistiques comme autant de théâtres modernes de la « violence » (Rauch 1992; Sheard 1997). Si « une phénoménologie de la pratique montre son objet » (Rauch 1992:284), alors celui-ci ne saurait être d'emblée réduit à l'imposition d'une telle catégorie *a priori*. Conçue en amont de la recherche, elle n'exprime jamais que le pouvoir de celui qui nomme (l'historien, le sociologue) sur celui qui est nommé (le boxeur pris dans ses combats). Respecter le principe phénoménologique de la suspension de tout *a priori* dans un mouvement de retour aux choses mêmes (voir notamment Husserl 2001:35), reviendra donc ici à n'opérer aucune réduction de l'agir pugilistique à un quelconque concept projeté du dehors sur l'explication des combats. À l'inverse, ceux-ci seront décrits, puis expliqués de l'intérieur non comme la métaphore d'une sorte de malaise dans la civilisation (Sheard 1997:33-34) ou la culture (Rauch 1992:25-26), mais plutôt comme une manière privilégiée d'entrer dans l'organisation sociale des galas, au plus près des boxeurs ordinaires qui les animent en chair et en poings. Depuis les instants précédant les affrontements jusqu'au passage des

pugilistes entre les cordes, pour finir face aux juges-arbitres et à l'énoncé de leurs verdicts, l'essentiel des attentions ethnographiques se concentrera par conséquent sur les gestes et le corps vécu des combattants. Sujets d'interprétations émiques dont nous entendons livrer le détail, l'intention fondamentale de ce texte reste ainsi de :

préservé, à travers les transformations qu'effectue l'analyse scientifique, les propriétés que présentent les phénomènes dans le champ d'expérience où ils apparaissent [...], notamment leur configuration sensible, appréhendée du point de vue de la conduite, leur mode propre d'organisation, leur façon spécifique de s'agencer. [Quéré 2004:131]

A la manière d'Erving Goffman dans son introduction aux *Cadres de l'expérience* (1991:22), il faut donc humblement demander qu'il ne soit pas fait grief à un tel travail d'omettre d'aborder ce qu'il ne prétend explorer : la « violence » des combats, ou encore les relations de « genre », d'« ethnies » ou de « classes sociales » que la boxe est susceptible de mettre en scène parce qu'elle oppose le plus souvent des hommes – comme ceux des Gants d'Or – issus des minorités ethniques et des groupes sociaux les plus défavorisés³. Premières d'un certain point de vue étique, ces catégories d'analyse restent toutefois secondes à l'égard des logiques en actes et de l'expérience pratique du ring que vivent les boxeurs. Puisque ces dernières constituent le centre de nos intérêts, les saisir à l'état incorporé, dans le cadre des galas ordinaires, nous ramènera aux modalités les plus « somatiques » (au sens de Csordas 1993:138) de l'épreuve du combat. De la prise en compte des entrecroisements de gestes, d'émotions, d'appréciations et de jugements qu'elle suscite naît ainsi la possibilité d'une anthropologie du corps combattant, nourrie par une phénoménologie des luttes pugilistiques débutée en coulisse des galas : dans l'entre-soi des vestiaires, où l'imminence des affrontements, le stress et parfois la peur, agitent le corps des boxeurs ...

En coulisses des galas : préparer les forts

Neuenkirchen, Allemagne, 4 mars 2000. 17h30. La pesée a lieu dans une pièce exigüe; on y arrive après avoir franchi l'enfilade de vestiaires qui s'étire sur toute la longueur du grand gymnase municipal. Il y aura seize combats. Resserrés dans cet office borgne afin d'y être évalués par la masse, ça fait donc trente-deux corps entassés : tout un entrelacs de vie nues pressées autour d'un verdict énoncé au gramme près. D'ailleurs ces grammes, on les cherche du regard, on les jauge à vue pour en extraire la possibilité d'une incarnation de l'adversaire : serait-ce lui ? Ou peut-être cet autre là-bas, qui paraît ruminer on

ne sait quelle colère ? On verra bien... Vingt-six ans chacun, tous deux amateurs, Boris et Mehdi sont au poids : respectivement 57 et 75 kg. Ensemble, ils concentrent la Martinique et le Maroc version Gants d'Or sur ces deux corps officiellement déclarés prêts au combat.

Autour des boxeurs ...

Il est un peu plus de 18h, et pendant deux heures encore seul le « premier monde » de la boxe – celui des pugilistes, des entraîneurs et des managers – peuplera les lieux. C'est le moment des tractations. On parle boutique, on s'échange des informations sur le milieu, on entrevoit des perspectives de combat; bref : on tisse les actes de la gazette pugilistique par le discours, avant qu'ils ne se réalisent sur le ring⁴. D'ailleurs voilà que Luis, l'entraîneur des Gants d'Or, appelle Mohand. Déjà, sa vive allure de guerrier inca arraché à ses mondes s'agite d'empressement (ancien professionnel des rings, Luis est né au Chili en 1953). Son boxeur est demandé par le manager luxembourgeois avec lequel il a l'habitude de traiter. En discussion : la perspective d'un combat qui donnera une suite rapide à la dernière victoire de Mohand. Alors que celui-ci se dirige promptement vers les deux bâtisseurs de sa carrière, Reiner S., l'entraîneur du Box-Club 1921 Neunkirchen, s'élanche à sa rencontre. Lui aussi a été témoin de la récente performance luxembourgeoise du jeune boxeur; il en a apprécié la manière et l'en félicite chaleureusement. Bien que les deux hommes aient du mal à se comprendre par le biais du langage parlé, c'est par le corps qu'ils se manifestent une franche reconnaissance, s'empoignant et se donnant l'accolade. Avec déférence, Mohand refermera néanmoins cette parenthèse valorisante : les affaires l'appellent. S'il accepte la proposition de son manager, le strasbourgeois boxera à Lille la semaine suivante, dans un gala professionnel de bon niveau ; peu de temps pour réfléchir : l'aubaine se teinte de stress. En dernière instance, le boxeur reste seul face à ses choix de combat.

Les coulisses des galas de boxe sont partout émailées de ce type de saynètes. Elles les remplissent de toute une vie pugilistique *de l'intérieur*, une vie des boxeurs qui tantôt s'agite dans quelque affairément et tantôt se tait, subitement figée par la sensation du combat à venir. Car c'est bien lui que tous attendent. Son imminence est d'ailleurs annoncée par l'arrivée du « deuxième monde » : le public. Avec celui-ci, c'est toute la région antérieure du gala qui vient se déposer sur les lieux à la manière d'une vague grossissante dotée d'un étrange pouvoir : au fur et à mesure de ses flux, les acteurs du « premier monde » se retirent dans la région postérieure des vestiaires, où ils se dérobent aux regards de l'Autre qui ne doit plus voir de soi que le combat, et certainement pas les actes de sa pré-

paration, immanquablement confondus de stress, d'anxiété et d'instant de prostration⁵. La fatalité latente de la situation de combat engendre ainsi ce que nous avons appelé, avec Goffman, la « crainte du destin ». Celle-ci atteint son faite dans les heures et, surtout, les minutes précédant l'entrée en scène. Une foule de défenses, personnelles et collectives, sont alors produites sous la forme de rituels destinés à conjurer la peur et l'angoisse dont on ne dit jamais le nom. Des propositions comme « je suis stressé », « c'est l'adrénaline », se substituent alors le plus souvent à un « j'ai peur » inavouable et synonyme de faiblesse⁶.

... dissoudre la peur dans l'affairement

Nonobstant les effets paralysants du stress, bientôt membres et visages se ranimeront. Les différentes étapes de la préparation des corps engageront alors une activité constante autour de ceux qui s'apprêtent à combattre. Cette effervescence de choses à faire, de muscles à échauffer et de gestes à préparer éloigne l'anxiété en la dissolvant dans l'affairement. Ici, tandis que l'entraîneur répète pour la énième fois les dernières consignes à ce boxeur qui va rejoindre le ring, cet autre quelque peu figé par l'appréhension reçoit spontanément le soutien des siens, qui le lèvent de son banc et lui tendent leurs mains en manière de cibles afin qu'il puisse une fois encore répéter ses enchaînements. Droite – gauche – uppercut – crochet : alors que les coups sortent des corps, les esprits conçoivent les mouvements de l'adversaire. Pour sûr il est juste là, dans le vestiaire d'à-côté, répétant des gestes similaires, tous pris dans la gangue de la même anxiété. Et tandis que les combats d'amateurs se succèdent, que les nez rougis, les arcades bleuies et les pommettes enflées retournent se panser en coulisses, le moment des professionnels approche. Le second acte des galas leur est traditionnellement réservé. Exit les casques de sécurité absorbant la précipitation des poings; maintenant vient le tour des têtes et des torsos nus où danse parfois l'encre d'un dessin qui représente, comme sur la poitrine de Chuck, quelque grand félin dont le boxeur espère acquérir le cœur, ainsi que les fougueuses dextérités.

Mais avant la tempête que l'on souhaite bien évidemment victorieuse, vient le calme concentré sur sa préparation minutieuse. Si, pour ce faire, les vestiaires des boxeurs professionnels ne sont pas individualisés – chose au demeurant assez fréquente dans l'organisation des galas ordinaires –, le moment liminaire où ils éprouvent toute la proximité de leurs affrontements s'entoure néanmoins d'une quiétude respectée par tous. De longs silences marquent cette forme particulière de soutien où seule importe la présence des proches; une présence *connaissante* : celle de ceux qui savent. Cette ambiance presque

feutrée fait alors contraste avec l'éclat sonore des combats, qui s'infiltré parfois par l'embrasement d'une porte aussitôt refermée. Là, avant même de répéter une dernière fois les enchaînements de coups et de disposer les musculatures à l'effort, ce sont les priorités d'une habileté tout à fait spécifique qui ne tarderont pas à s'exercer. Rituellement confiée aux mains expertes de Luis, elle consiste précisément à préparer celles de ses combattants dans une sorte d'alliage de la chair et de la pierre. En effet, si les boxeurs amateurs, avant de chausser leurs gants, ensèrent simplement leurs poings de bandes de tissu similaires à celles usitées lors des entraînements, les professionnels combattent quant à eux avec les mains enveloppées dans de véritables plâtres dont la façon nécessite un minimum de quarante-cinq minutes de travail. Ils sont composés de différentes couches de gaze entremêlées de bandes et de scotches, le tout protégeant certes efficacement le poing des chocs, mais le transformant surtout en une masse ferme et d'autant plus redoutable. Les gants de combat étant de surcroît régulièrement plus fins en professionnel qu'en amateur, et si l'on ajoute à cela l'interdiction de porter un casque pour les premiers, on comprendra aisément que la maîtrise des esquives, blocages et autres accompagnements des coups, n'est pas un luxe dont cette catégorie de pugilistes peut aisément se passer. Preuve en est la mésaventure vécue par Mohand lors de ses débuts professionnels au Luxembourg, où un seul crochet encaissé sur l'arête de la mâchoire avait failli l'étendre pour le compte. Revenant sur l'épisode de cette subreptice malencontre, Chuck précisera : « ce sont les coups que tu vois pas qui font mal. Faut toujours regarder les coups; c'est logique : quand tu vois venir, tu peux esquiver, sinon ... Les K.O., c'est toujours comme ça : c'est des coups que tu vois pas ! »

Le thème du K.O. était lancé. Épouvantail tragique qui s'agite dans toutes les pensées avant le combat, il effraie les consciences à la façon d'une malédiction à conjurer. Au-delà des ennuis de santé qu'il est susceptible d'occasionner, le K.O. représente surtout le summum de la dévalorisation dans la soumission brute et sans appel à la domination de l'autre, dont le coup fatal vole, sur un instant, les esprits mais aussi la dignité de celui qui l'encaisse. Tandis que l'on tente d'en chasser les images, pour quelques instants encore, les portes des vestiaires se referment.

Dans le public : assister au spectacle des corps

Alors même que les boxeurs se replient sur la préparation méthodique de leur tour de piste, joué comme l'instant d'une gladiature moderne, le public se dilate dans la salle.

Au creux de la pénombre, quelques lumières jouent de leurs faisceaux colorés sur la toile du ring. Elles semblent s'accorder aux retentissements des épais systèmes de sonorisation qui crachent leurs premiers morceaux de musique dans un style balancé entre « rap », « R'n'B » et « dance ». Ici, pas de recherche d'originalité : on se contente de jouer les succès du moment. Ils seront matraqués avec une certaine obstination tout au long de la soirée. Au rythme tonitruant des couples basse-batterie, la buvette sert maintenant ses premiers verres; on vient s'accouder, quelques groupes se forment et se brassent parmi les effluves de bière. Dans la plupart des galas de boxe, hommes et femmes qui viennent composer le public affectent ainsi des mises en scène du « soi » dont les formes semblent se répondre à distance par un étrange jeu de l'identique. À la ritualisation d'une masculinité souvent mise sur un « 31 » très populaire – avec son élégance des torsos entrevus au travers de quelque chemise satinée – correspond une manière socialement approuvée d'être femme, où celles qui l'incarnent exhibent généralement au plus court d'aucunes de leurs dotations peu ou prou naturelles, dont elles figent l'exposition charnelle en restant postées à côté de leurs hommes agités par de vives discussions autour du sujet pugilistique. Toute cette matrice d'une hétérosexualité obligatoire se trouve d'ailleurs mise en abyme sur le ring dans l'idéalité du couple masculin/féminin symboliquement formé par l'union du boxeur, pourvu de sa puissante nudité phallique inondée de sueur, et de l'immanquable fille de ring, choisie pour les rebonds aguicheurs de sa plastique. Entre chaque reprise, sa mission consiste à brandir, sur un tour de toile bien déhanché, le panneau chiffré annonçant le round à venir. En Allemagne, au Luxembourg, en France ou ailleurs, toutes ces filles sont, si l'on en croit Baudrillard (1976:165-170), aussi phalliques que leurs homologues masculins; c'est-à-dire qu'elles sont toutes également siliconées, *ultra-violisées*, puis finalement sifflées.

Et tandis que les stridences échauffent les bouches, celles-là ne tarderont pas à s'emplier de tout un ensemble de « politesses » vociférées à l'adresse des pugilistes. C'est là une autre constante que j'ai pu maintes fois observer : lorsqu'on vient au spectacle des poings mastiquer du direct et déguster du crochet, on finit par ruminer une façon de haine que l'on s'empresse de recracher aux *gueules combattantes* qui se font et se défont sur le ring. Ici, les tourmentes de maux ne laissent pas de produire d'autres mots : ceux de la vindicte du peuple des gradins, dont les « tue-le! », « frappe encore! », « casse-lui la tête! », « achève-le! », sonnent comme le glas d'un honneur du boxeur absenté de bien des regards⁷. De ceux-ci, il faudra certes retrancher le coup d'œil avisé des quelques initiés

capables d'appréhender les oppositions au travers d'une grille de lecture forgée par une longue expérience de la boxe. Mais pour la majorité du public qui se plaît à concevoir le charisme de ses « guerriers furieux » (Weber 1995:321) en le rapportant à l'indigence du corps de leurs victimes, l'issue de l'affrontement continue d'être réduite à une alternative brutalement jouée entre victoire et défaite; une alternative aux verdicts immédiatement binaires, et qui éclipsent, comme nous allons le voir, toute la subtilité des médiations interprétatives dont le résultat des combats fait l'objet du point de vue de ses principaux acteurs : les boxeurs.

Sur la scène du combat : une rythmique de la peau et des autres

Une vraie opposition...

Mehdi vient d'entrer sur le ring. Tout engoncé dans sa courte silhouette râblée, il semble caparaçonné dans une gangue de muscles et de concentration impossible à pénétrer. Son adversaire russe, dont l'expérience pugilistique s'étend à cent vingt-huit combats – contre à peine vingt pour Mehdi – entend pourtant bien s'en charger. Placidement, il écarte les cordes du ring et pénètre à son tour l'aire d'affrontement. Premier échange agonistique : Mehdi soutient le regard adverse sans effort. Les deux sont à présent face-à-face. « Box ! » Tout de suite, le Russe s'échappe. Plus grand que Mehdi, il maintient la distance et tente de l'attirer dans ses poings. Tel un torero à la geste cyrillique, il provoque son adversaire, cherchant à l'entraîner dans une charge désordonnée. Là, au cœur du *kairos* ainsi créé, il le surprendra par la soudaineté d'un contre destiné à placer en banderille quelque uppercut ou crochet meurtrier. Mais rien n'y fait. Mehdi voit clair dans son jeu. Depuis sa garde hermétiquement verrouillée, il se contente d'élaner de vives mais prudentes percées dans les nodosités pugilistiques tressées par le Russe. Les rares ouvertures laissées par Mehdi se referment alors aussitôt que les brèves séries de coups ont été dispensées. Puis l'étrange flamenco, riche et léger, reprend ses droits. Les minutes s'égrènent. Deux reprises passent et la stratégie du Russe s'essouffle face à l'entêtement tactique de Mehdi. Celui-ci prend d'ailleurs confiance en lui; une confiance qu'il semble retirer à l'autre, qui s'affadit. Ainsi Mehdi ose-t-il les coups, lâchant maintenant de très beaux enchaînements corps-face. Le Russe est malmené, mais l'audace du Français vient peut-être un peu tard pour emporter la décision. Fin de la troisième reprise; le combat est allé à son terme⁸. C'est le poing du Russe que l'arbitre lèvera. À cela, rien à redire. Luis comme Mehdi sont plutôt satisfaits : le combat s'est bien déroulé.

En dépit de la défaite annoncée, il s'agirait même plutôt d'une victoire pour les Gants d'Or si l'on compare les « stocks de connaissances » (Berger et Luckmann 1996:61) et d'expérience pugilistiques des deux boxeurs. Mehdi s'est montré dur; il a résisté, incarnant le verbe comme une véritable devise du corps...

... et une fausse défaite qui font deux victoires

C'est au tour de Boris d'entrer en lice. Il arrive sur le ring le regard vide. Son appréhension est forte. Tout en déposant le tabouret de coin, Luis le scrute en biais. L'entraîneur semble inquiet; il connaît son boxeur. Par deux fois l'année passée, Boris a perdu des combats pourtant menés de bout en bout. Toujours le même scénario : avide d'issues expéditives, il fond sur son adversaire, lequel, dans la débâcle, élan ce que les boxeurs appellent un dernier contre « à l'agonie ». Ces coups chargés de l'énergie du désespoir, dopés par une ferme intention de survivre, sont aussi redoutables que redoutés. Ne visant précisément aucune cible repérée sur le corps de l'autre, ils commentent donc leur course à l'aveugle pour venir brutalement s'écraser sur un boxeur en plein élan de succès ... Les deux fois, Boris a ainsi été coupé net dans ses avancées : frappé de plein fouet, étendu pour le compte, K.O. Il veut donc à tout prix rétablir l'échange symbolique avec la soudaineté de cette mort métaphorique dans le sens de sa valeur confirmée, et non plus infirmée par quelque malheur de boxeur. Il désire tant gagner qu'une fois encore Luis redoute l'ardeur de sa volonté. L'Allemand qui lui sera opposé semble d'ailleurs des plus rugueux. Taillé à la serpe dans une sorte de granit musculeux, l'effet de contraste avec la stature longiligne de Boris souligne d'autant sa sveltesse. Premier round. Boris prend des coups. Au bas du ring, Luis trépigne, se détourne, lance ses bras en l'air, puis revient percer la scène du combat d'un œil passionné. Boris se reprend. Il semble se diffuser tout entier dans son corps de boxeur qu'il anime maintenant de fort beaux enchaînements percutés entre le corps et le visage de son adversaire. Celui-ci accuse les coups. Soudain, et contre toute attente, Boris décide de se précipiter pour l'hallali ; c'est bien trop tôt ! L'Allemand a encore de la ressource : il contre brutalement. Boris est rudement touché. Tandis qu'il chancelle, Luis fulmine et ne résiste que difficilement à l'envie de briser le tabouret de ring qu'il vient de saisir entre ses mains. Gong.

Mais putain, tu vas faire ce que je te dis ?! Arrête de te jeter ! Travaille ! Pourquoi tu le suis ? Tu le cadres, tu donnes ta série et tu sors ! Et encore, et encore : tu coupes la route et tu frappes ! Comme à la salle ! Le K.O. viendra s'il doit venir; mais si tu le cherches, c'est

toi qui seras couché ... Tu le sais très bien ! Alors travaille, fais mal et te jette pas !

Luis appuie ses dernières injonctions d'un regard galvanisant. Boris est reparti à l'assaut de l'Allemand. Il mesure ses mouvements, applique les directives de l'entraîneur et touche durement. Pendant les deux rounds qui suivront, il sculptera ainsi une façon de nouveau portrait au jeune homme adverse. Ouvragé dans le genre boursofflé, Boris en poursuivra la correction par touches successives jusqu'à la fin du temps réglementaire, sans plus jamais se précipiter dans les périlleux desseins d'une victoire avant la limite. Luis est satisfait. Plutôt confiants, nous attendons le verdict. A la surprise générale, les juges décident de lever le bras de l'Allemand ! C'est un vol flagrant et toute la salle se met à huer le soi-disant vainqueur visiblement portraituré en perdant. Luis refuse de descendre du ring; il garde son boxeur à ses côtés. Les sifflets ne laissent pas de déchirer l'air. Soudain, le *speaker* annonce un changement de décision : Boris est déclaré vainqueur à l'unanimité des juges, qui ont refait leurs comptes ... S'ils avaient tenté de favoriser leur compatriote, la victoire de Boris demeurait cependant si évidente aux yeux de tous que même le public germanique l'avait aisément reconnue et manifestée. Tel un quatrième homme sur le ring, il s'était alors emparé d'une décision qu'il venait de changer. À Boris de savourer la confirmation de sa valeur publiquement démontrée.

Verdicts : comment on négocie l'intelligibilité de la lutte

Les scènes de combat dont nous venons de livrer une description ethnographique détaillée illustrent, chacune à leur manière, deux aspects parmi les plus fondamentaux de l'intelligibilité des luttes pugilistiques observées dans le contexte des galas ordinaires. Alors que le premier situe cette intelligibilité du point de vue des boxeurs, il montre comment une défaite – en l'occurrence celle de Mehdi face à un adversaire plus expérimenté – peut être perçue par les pairs comme une façon de victoire, au regard des qualités de vaillance et d'intelligence stratégique manifestées dans l'adversité. Quant au second, il attire notre attention sur la facture du verdict en tant qu'elle échappe aux seules conséquences de l'action des boxeurs. En dehors du K.O. qui constitue une décision sans appel, c'est en effet aux juges officiels de statuer sur l'issue des combats à partir d'une évaluation raisonnée des productions gestuelles de chacun des combattants⁹. Cela dit, privilégier un boxeur plutôt qu'un autre en raison de son appartenance locale – comme dans le cas de Boris affrontant un Allemand en Allemagne –, puis mesurer l'issue finale du

combat à l'aune des réactions du public, sont autant d'attitudes qui font contrechamp aux principes d'un choix rationnel du vainqueur, et inscrivent couramment le comportement des juges, de même que l'officialité de leurs décisions, dans la trame d'une négociation où l'agir des pugilistes sert de fond à toute une versatilité de figures empiriquement distribuées entre possibilités de victoire et éventualités de défaite. Comprendre les logiques sociales de cette distribution dans le « contexte de négociation » (Strauss 1992:260) que constituent les galas de boxe ordinaires fera donc tout l'objet de cette partie, où le point de vue des boxeurs sur l'issue des combats sera objectivement situé dans la hiérarchie des interprétations qui font et défont leurs carrières.

La valeur des combats

Mercredi 9 février 2000. Assis sur un banc de la salle, rompus par l'entraînement auquel nous venons de consentir, Nassim et moi conversons. À trente ans passés, le boxeur des Gants d'Or est doté d'une solide expérience pugilistique s'étendant à plus de quarante combats professionnels. Routier des rings, il peine cependant à faire décoller son nom des affiches locales pour l'élancer vers les hauteurs nationales qu'il espère tant. Il y a dix jours, lors d'un gala pugilistique à Saverne, Nassim a pourtant pris le meilleur sur le dernier finaliste du championnat de France ; une victoire importante, qui l'a opposé à un rude encaisseur. Face à cet inlassable matraqueur, Nassim a su danser, se faufiler et bloquer par de terribles uppercuts les avancées de ce corps conquérant qui ne laissait de vouloir fondre sur lui, impatient de l'absorber dans ses impétueuses grêles de coups. Nassim a donc « anguillé », frappant de brèves séries au passage, entre le dégagement et la rencontre des corps. Des séries de coups rapides et vives comme autant de décharges électriques, dont l'énergie a progressivement volé les forces de son adversaire peu à peu empierré dans sa « brutalité ». Le roc n'est pas tombé. Mais c'est bien le poing de Nassim que les juges ont levé. Après son combat, heureux comme un gosse, il a simplement lancé au journaliste qui l'interviewait : « Je suis très fier; mon objectif, cette année, est d'être champion de France ! » De retour à l'entraînement, si l'objectif est toujours là, pesant de toute sa présence, sa fiction s'est quant à elle repliée sur l'épreuve des inexorables duretés de la réalité pugilistique vécue à corps de boxeur. Ici, dans toute cette « mémoire du corps » dite par Nassim, ressurgissent les souvenirs des *gueules* écrasées ou sauvées, et puis, surtout, l'inscription charnelle d'une capacité qu'il veut à tout prix préserver : celle de « bien gagner » ou de « bien perdre »; en somme : la capacité à « faire honneur », c'est-à-dire à faire bonne figure.

Nassim: Tu sais, la boxe c'est jugé, alors on peut te sortir n'importe quoi pour te dire que tu as perdu. Quand la décision se fait aux points [c'est-à-dire que le combat est allé à son terme, sans K.O.] et que tu es pas chez toi [i.e. dans la ville de l'adversaire], souvent tu te fais voler ! C'est le milieu de la boxe ça. Il faut y être pour comprendre.

Surpris, je demandais immédiatement à quel niveau de la compétition l'issue des combats pouvait ainsi être « arrangée » par la facture du jugement officiel ...

N : Pas pour les professionnels de première série¹⁰. Là il y a des managers qui viennent te chercher, et c'est pas pareil. Mais avant, c'est des magouilles.

Moi : Alors ça veut rien dire de monter en première série, puisque c'est des magouilles...

N : Certains montent comme ça, oui, par les magouilles. Mais après, de toute façon, ils prennent une raclée puis tu les revois plus.

Là-dessus, Nassim me cite plusieurs exemples de pugilistes français aussi vite apparus que disparus de la scène publique, puis il ajoute :

Moi, je préfère encore perdre sans prendre de mauvais coup tu vois, proprement, que de me faire détruire sur le ring et finalement être déclaré vainqueur. Ça arrive ça, tu sais ! A l'époque du CPS, y'avait des combats fous à Strasbourg¹¹. Francesco N. [l'un des pugilistes vedettes du CPS], il est descendu du ring avec de ces gueules... Et toujours vainqueur hein ! Au CPS, ils en avaient rien à foutre : arcades pétées, la gueule en sang, tu devais rester debout ! Tu devais finir le combat parce qu'eux, ils payaient les arbitres ! Ils en avaient rien à foutre que tu crèves. Moi, je préfère encore me faire voler et perdre proprement, sans prendre de mauvais coup, que faire ça. Parce que Francesco, maintenant, il est amoché. Et ça lui a rien rapporté ! C'est sûr, tu peux arriver première série comme ça. Mais de toute façon, après, vraiment à haut niveau, tu te fais éclater. Tu fais un combat et c'est fini !

Dans la peinture de ces faces démantelées ou préservées s'esquissent bien tout le sens et la valeur prêtés par Nassim à ses combats ; une valeur du corps à corps, arrachée à l'épreuve de l'Autre, tantôt juge, arbitre, public ou adversaire. Une fois de plus, l'ensemble des personnages qu'il fait apparaître en arrière-fond du ring nous éloigne des grands galas médiatiques, avec leurs managers reconnus, leurs promoteurs célèbres et leurs champions emblématiques d'une boxe professionnelle teintée de « gros sous », dont on suppose le partage entre initiés. Ici, lorsqu'ils existent, les commerces interlopes semblent plutôt se jouer sur le versant ombragé de la « petite magouille »,

dans le négoce d'un maigre profit capitalisé entre anonymes sur la force de travail de quelques poings souvent mal payés de leurs efforts. Si bien qu'à l'instar de Nassim, ceux qui les animent se rétribuent à l'honneur comme principal salaire de leur peur. Une peur sublimée par les rituels du corps, et un honneur incarné dans les « rhétoriques corporelles » (Foucault 1975:159) que déploient les combattants comme autant de figures d'un discours dont seuls les pratiquants du ring maîtriseraient les codes en profondeur. C'est dire, après avoir maintes fois mis les déclarations de Nassim à l'épreuve du terrain, qu'en deçà du système de classement officiel, tel qu'il fixe les significations de la victoire et de la défaite pour les arbitres et les juges, subsiste un classement des boxeurs qui, à la façon d'un « système sémiologique second » (Barthes 1957:187), réévalue les décisions des premiers à l'aune de l'expérience du ring.

Expériences de boxeurs, regards officiels et enjeux d'organisations

Là, entre les cordes, la victoire reste bien une visée régulatrice pour tout pugiliste, puisqu'elle est ce qui permet de « monter » (c'est-à-dire, pour les professionnels surtout, de franchir les étapes susceptibles de leur permettre d'avoir une chance d'accès à la conquête d'un titre). Mais elle n'est cependant pas aussi importante que la vaillance et l'intelligence stratégique manifestées dans l'exercice. A l'appui de celles de Nassim, de nombreuses déclarations pourraient être citées montrant que les boxeurs font une différence claire entre « bien gagner », « bien perdre » et leurs contraires. De leur point de vue, la performance se situe avant tout dans la tenue de soi affichée sur le ring. Si l'on a fourni une belle boxe (i.e. une boxe activée aux antipodes de la rixe, techniquement dense) et que l'on s'est montré rude, acrimonieux, mais tout à la fois maître de soi dans la lutte, même en cas de défaite, la « face » est préservée. En revanche, si l'on a fait montre de pusillanimité, ou que l'on a brisé les cadres de la « déférence » implicitement exigée à l'égard de l'adversaire, en insultant voire en adoptant une attitude par trop provocatrice, la défaite ou la victoire sont entachées d'un manquement à l'honneur spécifique du combattant, lequel, au-delà de l'éventuelle sanction du public, reçoit celle, intraitable, du groupe de pairs¹². Ainsi est-il arrivé à Luis de refuser qu'un boxeur des Gants d'Or monte dans sa voiture pour rentrer d'un gala où il avait manifestement démerité; cette mesure prophylactique apportant la preuve qu'au regard de l'entraîneur la « honte du corps » était dès lors partagée à la façon d'un mal dont il convenait d'éliminer la source.

Quant à la facture du jugement qui, au-delà des rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique, inscrit offi-

ciellement victoires et défaites au palmarès des boxeurs, elle indique l'existence de tout un réseau d'influences diversement exercées sur les arbitres et les juges¹³. Si l'on en croit l'enquête ethnographique qui a fait suite aux indications de Nassim, l'objectivité de ces derniers apparaît en effet comme socialement travaillée par différents types d'intérêts, depuis les leurs (globalement compris en termes de gains financiers et de notabilité) jusqu'à ceux des organisateurs de galas. Afin de bien comprendre comment la rencontre sociale des uns (les juges-arbitres) et des autres (les organisateurs de galas) constitue le maillage des pouvoirs au travers duquel se décide une part de l'identité des combattants victorieux, il faut donc commencer par garder à l'esprit que, dans le contexte des galas de boxe ordinaires, le corps des juges-arbitres se compose d'agents bénévoles. Ceux-ci sont généralement recrutés dans une aire géographique qui les place à proximité de l'endroit où ils doivent exercer. Pour une zone d'activité pugilistique donnée, on aura donc toutes les chances de retrouver très régulièrement les mêmes juges-arbitres officiant auprès des mêmes organisateurs de galas. S'ils ne perçoivent, au titre de traitement financier déclaré, que le remboursement de leurs frais de déplacement, ces officiels bien connus des organisateurs n'en sont pas moins dûment « accueillis » : c'est-à-dire qu'ils sont officieusement rémunérés par les seconds pour leurs prestations. Tandis que la moyenne des accords situe les gains pour une soirée à environ 400 euros (le règlement de ces sommes se faisant toujours en liquide et de la main à la main), un petit ajout à l'enveloppe initialement prévue, une chambre d'hôtel correcte et un bon dîner, sont alors autant de stratégies usuellement employées par certains organisateurs, impliqués dans la carrière de tel ou tel boxeur du cru, pour se garantir leurs faveurs.

Ainsi, les finances et la notabilité locale des officiels se trouvent-elles travaillées comme autant de « petites grandeurs » accordées aux gains d'importance sociale que visent les organisateurs de réunions. Concentrés sur leur « zone de manipulation » (Berger et Luckmann 1996:35-36), ces gains établissent localement leur réputation. C'est dire qu'elle les érige peu à peu en notables d'un monde pugilistique dont ils représentent les sociétés, tout en garantissant leur possibilité d'existence publique. Organiser un gala, lorsqu'on est à la tête d'un club, d'un comité départemental ou régional de boxe, c'est en effet constituer l'indispensable scène sur laquelle viendra se découper la possibilité d'un réseau de relations sociales. Depuis les sponsors que l'on trouve parmi les commerçants et les petits entrepreneurs locaux, jusqu'aux juges-arbitres qu'il faut recevoir et aux cadres de réunion que l'on se doit de fidéliser, c'est tout le réseau local d'une sorte d'aristocra-

tie ouvrière intéressée à la « dispute des forts » qu'un bon organisateur de gala devra mobiliser. Par lui passeront divers ordres de pouvoirs spécifiques aux mondes de la boxe ordinaire. Des pouvoirs matériels et symboliques qui permettront aux organisateurs de se concilier les faveurs de tel juge-arbitre, voire de tel *speaker* ou journaliste sportif localement connu et reconnu. Des pouvoirs, aussi, comme celui de négocier auprès des managers les meilleurs adversaires pour ses pugilistes : c'est-à-dire les moins dangereux, parce qu'*a priori* moins bons, ou moins soutenus que le champion local. Si ce dernier représente l'accomplissement de sa société, il est par là même investi de toutes les attentes du réseau qui l'a produit. Il conviendra donc, autant que faire se peut, de réduire l'incertitude quant aux résultats de ses combats.

Pour autant, ces remarques ne tendent pas à affirmer que tous les affrontements sont joués d'avance; ce qui reviendrait à céder par trop facilement au mythe du combat truqué. Simplement, lors de cas litigieux, la balance du jugement penchera d'autant plus aisément en faveur du boxeur ainsi soutenu. Et c'est bien là que se situe tout l'art du négoce, puisqu'il s'agit bien, pour les organisateurs qui le pratiquent, de soutenir leur champion auprès des juges sans jamais franchir concrètement le pas de l'arrangement, lequel serait aussitôt dénié par tous, fût-ce dans le secret des conversations précédant les galas. Quant au pugiliste non soutenu, il lui reste bien une chance de l'emporter, mais elle est nettement plus maigre que celle de son concurrent. Ainsi pourrions-nous citer une foule de déclarations attestant de ces faits et marquant clairement la quasi impossibilité, pour un quelconque boxeur, de gagner « à l'extérieur » (i.e. chez son adversaire) à partir du moment où il ne parvient pas à « coucher » ce dernier (i.e. à le mettre K.O.)¹⁴. Dans ce cas, force est de constater que les dés paraissent quelque peu pipés et que les rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique semblent au moins malmenées. Là encore, nous retrouvons nos pistes d'explication concernant les différentes façons d'interpréter victoires et défaites, selon les positions occupées dans et en-dehors des rings. Pour les boxeurs, « bien perdre », lorsque de toute façon gagner était impossible, sera donc, selon les cas, synonyme de victoire tout au moins reconnue par les pairs. Des phrases telles que : « On a notre conscience pour nous : il sait et je sais très bien ce qui s'est passé [« il » étant bien sûr l'adversaire] » marquent alors le dépit du boxeur se sentant floué, ainsi que la position qu'occupent les combattants dans la lutte pour la définition légitime de la victoire, position dominée puisqu'elle échappe bien souvent à leurs codes. Tandis que ces derniers signifient l'interprétation des luttes par ceux qui les incarnent, leurs lec-

tures des affrontements données à la manière d'un verdict du corps senti n'ont en effet aucune valeur institutionnelle d'objectivité, puisqu'elles n'émanent jamais que des sujets du combat, ou des membres de leur corps : les entraîneurs et les autres boxeurs.

Conclusion : le clou du spectacle

En d'autres termes, si la construction de la réalité des luttes opérée par les pugilistes eux-mêmes a pour véritable empire le ring, où s'échafaude et s'exprime la « vérité » de leurs expériences, la construction sociale de la situation de combat les confronte quant à elle inmanquablement – et au-delà de l'épreuve de l'affrontement – à d'autres façons et d'autres versions des réalités pugilistiques. Des façons et des versions ouvragées, cet article a tenté de le montrer dans le contexte des galas ordinaires, par différents acteurs du « monde de la boxe », lesquels participent de tout un ensemble d'espaces connexes à celui des boxeurs (l'espace des organisateurs, des officiels, des managers et ainsi de suite). À partir d'une description ethnographique de cas concrets, l'analyse a donc mis en évidence les logiques sociales qui président à l'articulation de ces espaces. Partie du corps des boxeurs pour aboutir aux cadres d'interprétation de leurs luttes, elle s'est ainsi efforcée d'en restituer l'« intelligibilité », c'est-à-dire la « densité » (Geertz 1973:14). Une densité d'acteurs, de cadres d'interprétation et de signes qui font les verdicts tout en inscrivant les gestes du combat, ou les rhétoriques corporelles de l'honneur pugilistique, dans les nécessités d'une expression publique dominée par les enjeux spécifiques à l'organisation des galas. Centre de toutes les attentions, les pugilistes, gonflés à bloc par l'envie de faire brasiller l'éclat des coups dans tous les regards, n'y sont jamais que le « clou » d'un spectacle qu'ils intègrent au fur et à mesure de leurs mises en scène. En clou *du* spectacle, ou en clou *de* spectacle, c'est selon, ils viennent là, le corps et la chair galvanisés, sachant bien qu'on leur tapera dessus. Poing par poing, ce sont d'ailleurs eux, les pugilistes, qui font tenir tout l'édifice de la boxe comme mise en scène publique, inexorablement rivetée à leurs corps combattants. Produits de ce long réglage des corps façonnés de toutes les patiences laborieuses qui font la boxe dans les salles d'entraînement, leurs habiletés s'abandonnent alors tout entières à l'issue d'un jugement dont chacun veut être le héros.

Partant, lorsque le verdict des juges supprime celui du ring et des corps sentis, il laisse parfois aux boxeurs – à l'instar de Boris engagé dans le combat contre son adversaire allemand – l'impression d'avoir été spoliés ou, selon leur propre expression, « volés ». De toute cette incertitude quant au verdict, dont nous avons détaillé les condi-

tions d'élaboration, il reste donc que le seul espace peu ou prou maîtrisé, ou tout au moins décidé par les combattants est celui de l'échange symbolique avec cette mort métaphorique portée par l'Autre le plus significatif : l'adversaire. Par la dangereuse fougue de ses élans combatifs, ou la prudence de sa lutte face à un opposant bien plus expérimenté que lui, Mohand et Mehdi ont respectivement, et chacun à leur manière, montré comment tout geste exécuté sur le ring s'amplifie du risque de K.O., ce simulacre de mort prompt à surgir par le tranchant des coups de poing glissés par en bas, virevoltés par le dessus ou simplement assénés là, tout droit. Du point de vue des boxeurs, faire face à l'adversité en toute dignité, c'est alors accepter l'épreuve des corps adversaires et, si gagner s'avère impossible, être tout au moins capable de « bien perdre ». Ce qui signifie, comme Nassim nous l'a indiqué, retirer des risques assumés, des coups esquivés ou encaissés, le gain symbolique d'un renforcement social de son « charisme de guerrier » (Weber 1995:321), attesté devant le public et les pairs.

D'une telle « passion du risque », avec ses rituels ordaliques d'affrontement où l'on vient prouver sa légitimité d'exister en tant que boxeur (Le Breton 2000:53-61), nous avons voulu montrer l'épaisseur : le contexte social des galas, avec toute sa densité d'actions symboliques et d'acteurs. Cela dit cette épaisseur, gagnée dans les détails de l'événement, n'est jamais que celle d'un moment où les corps s'affrontent devant le public et les juges. En ce sens, elle ne permet pas d'interroger l'arrière-fond d'existences, ou les trajectoires de boxeurs qui, par tout l'entrelacement des expériences vécues sur les rings et ailleurs, mènent aux figures de la lutte (à ce sujet, voir notamment Beauchez 2010). Au-delà de cet article, compléter la « description dense » de l'expérience du ring vécue du point de vue des pugilistes ordinaires pourrait ainsi consister à saisir les biographies des combattants, afin de les mettre au miroir de leurs affrontements et de répondre plus pleinement à la question du « genre d'hommes » que sont les boxeurs. Une question qui croise nécessairement les perspectives et les catégories d'analyse – la description des situations de combat, la prise en compte des histoires de boxeurs, mais aussi le questionnement de leur statut au regard du groupe social d'appartenance et (ou) d'une certaine ritualisation agonistique de la masculinité – et dont les réponses constituent, selon Clifford Geertz (1973:16), les termes toujours pluriels de la recherche ethnographique.

Il n'en demeure pas moins que lorsqu'elle se consacre, comme dans le cas de cet article, à une anthropologie du corps combattant situé dans le champ phénoménal des luttes pugilistiques, une telle recherche rejoint à sa

manière l'une des questions fondatrices de nos disciplines : celle de la confrontation à l'Autre. Analyser les combats du point de vue de leurs acteurs, c'est en effet montrer qu'en boxe, l'adversaire, cet Autre auquel on s'affronte, comporte toujours une part de « soi ». Un « soi » d'abord affronté, Loïc Wacquant l'a bien vu (2000:68-69), aux duretés de la préparation du corps, avec tous les exercices, les régimes alimentaires, les fatigues et les privations qu'il faut endurer pour satisfaire à l'ascèse pugilistique exigée de tout prétendant au combat. Et un « soi » ensuite confronté, et ça Wacquant ne le dit pas, avec cet Autre spéculaire qui, sur le ring, en figure une façon de « part maudite ». Même poids, même nudité combattante, même tension vers la valorisation, mêmes expériences; souvent, c'est une inquiétante gémellité qui s'agite ainsi devant le pugiliste. Une gémellité non pas trait pour trait, mais ressentie en dedans, comme l'épreuve percutante du face-à-face. Tout se passe alors comme si, pour fonder sa propre valeur, il fallait, au moment décisif du combat, l'arracher aux ressemblances de l'Autre, dont le miroir devra être brisé. De là, Si René Girard a raison, et s'il existe bien un quelconque caractère anthropologique du « sujet » qui l'inclinerait à fonder son identité en la séparant d'abord d'une trop grande ressemblance sacrifiée sur l'autel du « nous » (1972:9-61), alors la boxe et ses vies nues agitent peut-être encore quelque chose de ce combat fondateur dont les sédimentations résonnent à nos chairs dès lors qu'une figure de la lutte vient les y rappeler. Une figure de la lutte, ou bien ses visages ordinaires ...

Jérôme Beauchez, Laboratoire « Mondes et dynamiques des sociétés », UMR 5264 CNRS/Lyon II/Saint-Etienne, 6 rue Basse des Rives – Bâtiment D – Etage R+1, 42023 Saint-Etienne, France. Courriel: jerome.beauchez@univ-st-etienne.fr

Notes

- 1 Pour l'exemple français, sur les 5354 boxeurs qui composent l'espace pugilistique national (cf. les « statistiques annuelles des comités régionaux 2006/2007 » publiées par la Fédération Française de Boxe), moins de 5% des 317 professionnels peuvent espérer vivre des gains de leurs combats. Pour tous les autres, majoritairement ouvriers ou agents de services, la qualité de professionnel de la boxe doit donc se comprendre comme un « travail à-côté » (au sens de Florence Weber:1989). Payé entre 80 et 150 euros le round, selon l'expérience du boxeur et l'enjeu du combat, ce salaire d'appoint agrmente tout au plus leur quotidien.
- 2 Plus que d'une sociologie des boxeurs réalisée à partir de questionnaires et d'entretiens (Weinberg & Arond 1952; Sheard 1997), ma démarche s'inspire donc des travaux d'ethnographie des pugilistes initiés par John Sugden dès 1979 (à ce propos, voir Sugden 1996:2-3), puis développés par Loïc Wacquant sur le terrain chicogoan où il est lui-même devenu boxeur parmi les boxeurs. Commencé en 1988, son recueil de données sur le quotidien des pugilistes a donné lieu à l'écriture d'une dizaine d'articles, dont les principaux ont contribué à la composition d'un ouvrage qui fait aujourd'hui référence (2000). Comparée aux nombreux travaux d'histoire sociale et aux *cultural studies* replaçant les grands événements pugilistiques dans la perspective des changements sociopolitiques dont ils constitueraient autant d'expressions (voir notamment Sammons 1990; Rauch 1992; Early 1994 et Rotella 2003), l'observation directe des rituels de l'entraînement et du combat, telle qu'elle a été pratiquée par Sugden et Wacquant hors de la minorité médiatisée des grands champions, manque encore d'émules. Sauf ignorance de ma part, à ce jour seuls trois ethnographes continuent en effet de s'intéresser aux pratiquants de boxe anglaise. Tandis que deux d'entre eux les observent sans s'impliquer corporellement dans la pratique (Heiskanen 2005; Woodward 2007), un seul – l'auteur de ces lignes – étudie un espace européen en utilisant l'incorporation de la boxe comme ressource compréhensive et comme mode de relation aux autres boxeurs.
- 3 Concernant ce point de morphologie sociale des pugilistes, voir par exemple Sammons (1990:236-237) pour le cas étatsunien, et Laé (1989) qui recense nombre d'exemples européens. Cette expérience d'une certaine disqualification sociale, commune à la majorité des boxeurs, est d'ailleurs ce qui fait fond aux ethnographies du ring présentées par John Sugden, Loïc Wacquant ou Benita Heiskanen. Quant à Kath Woodward, quatrième ethnographe dont nous avons mentionné les travaux, elle s'applique plutôt à comprendre la boxe en termes de construction agonistique de l'« identité masculine ».
- 4 Dans leur article fondateur d'une sociologie de la condition de boxeur aux États-Unis, les chicogoans S. Kirson Weinberg et Henry Arond proposent une description des rôles assumés par les entraîneurs, les managers et les promoteurs de combats en fonction de leur proximité ou de leur distance vis-à-vis des pugilistes (1952:465-468). Ici, l'entraîneur apparaît comme la figure du proche par excellence : chaque jour au gymnase, il prépare ses combattants tant physiquement que moralement. Plus à distance, intervient la figure du manager. En charge de gérer la carrière des pugilistes, il tente de convertir leurs qualités en possibilités de combats, avec le souci d'obtenir les meilleurs gains stratégiques et financiers pour lui et ses boxeurs. Quant aux promoteurs, les pugilistes ne les rencontrent que rarement. Ce sont essentiellement des hommes d'affaires qui, au contact des managers, gèrent des flux de combattants qu'ils convertissent en affiches de soirées censées garantir le meilleur du spectacle et des recettes. Dans l'espace européen des galas de boxe ordinaires, les promoteurs n'apparaissent pas physiquement. Seuls quelques managers viennent là glaner l'espoir d'un futur champion, et suivre les carrières des pugilistes de leur écurie. Quoi qu'il en soit, chacun de ces intermédiaires présents, ou présents-absents des scènes de combat, se réserve le droit de prélever en moyenne 10% des gains touchés par son boxeur, soit au final environ 30% du montant de sa bourse.
- 5 Ce langage en termes de « région postérieure » (les coulisses de l'action) et de « région antérieure » (les scènes de

l'agir) s'inspire de la microsociologie d'Erving Goffman (1973:105-113).

- 6 Des constats homologues sur la dissimulation rituelle de la peur qu'éprouvent les combattants avant les rencontres sont faits par Loïc Wacquant (2000:189-190).
- 7 Dans « La Lutte est-elle intelligible ? » (1985:11-197), un essai où Jean-Paul Sartre se sert de l'exemple pugilistique comme d'un paradigme empirique du conflit réduit à son expression intersubjective (13-60), le philosophe propose de concevoir les commentaires très souvent agressifs des spectateurs de boxe comme l'expression d'une « violence fondamentale » qui trouve à s'incarner dans les boxeurs (36-37). Pour Sartre, la « violence-événement » se situe donc moins dans le corps à corps technicisé des pugilistes que dans les projections auxquelles il donne lieu du côté des spectateurs (39-41).
- 8 Au moment de l'enquête, la plupart des combats amateurs étaient encore disputés en trois reprises de trois minutes (3x3). Une évolution du « code sportif de la boxe amateur style olympique » fixe désormais leur durée réglementaire à quatre reprises de deux minutes (4x2). En comparaison, les boxeurs professionnels s'affrontent en 4x3 pour les débutants, 6x3 ou 8x3 pour la plupart des combats de gala hors compétition officielle, et enfin 10x3 ou 12x3 pour les rencontres de haut niveau national ou international.
- 9 Concrètement, cette évaluation s'effectue au moyen d'un système de points, distribués aux boxeurs en fin de reprise et consignés par les juges sur leurs bulletins de pointage. En boxe professionnelle, tandis que le vainqueur de chaque round se voit attribuer la note maximale de 10, son opposant reçoit une évaluation dont l'infériorité est indexée à l'ampleur de la domination subie au cours de la reprise. Si cette dernière a été âprement disputée, la note du perdant sera donc proche de celle du vainqueur, et inversement. En boxe amateur, le principe de la note maximale attribuée au meilleur boxeur en fin de reprise demeure, mais celle-ci est calculée sur 20 points et selon des critères qui diffèrent de ceux employés pour juger la boxe professionnelle. Ici, le nombre de coups portés prime sur leur efficacité constatée, si bien que le boxeur amateur distribuant le plus de coups réguliers remportera le combat en dépit de la potentielle inefficience de ses attaques.
- 10 Selon le « code sportif » publié en France par la Ligue Nationale de Boxe Professionnelle, les pugilistes rattachés à cette organisation sont classés en quatre groupes de valeur : A, B, C et D. A chacun de ces groupes correspond une compétition. Tandis que les professionnels débutants du groupe D disputent le « critérium des espoirs », leurs confrères du groupe C s'affrontent dans le « tournoi de France », ceux du groupe B pour la « coupe de la Ligue », et ceux du groupe A pour le titre de « champion de France ». Un système de points distribués selon les victoires, les défaites et les matchs nuls permet aux pugilistes de s'élever dans la hiérarchie des groupes.
- 11 Au cours des années 1980, le Cercle Pugilistique Strasbourgeois (CPS) fut non seulement le principal club de boxe de la ville, mais aussi l'incontournable organisateur de galas pour le département. L'influence de ses dirigeants auprès des juges et du corps arbitral était alors connue de tous.
- 12 Telles qu'elles apparaissent dans ces analyses, la « préservation

de la face » et la « tenue de la déférence » sont des notions empruntées au lexique d'Erving Goffman (1974 : 9-42 et 43-85).

- 13 Tandis que les arbitres opèrent sur le ring, les juges évaluent les affrontements depuis les tables placées autour de l'aire de combat. Ils constituent un jury qui pourra être diversement composé. Les configurations les plus fréquemment observées s'alternent dès lors comme suit : soit un juge-arbitre assisté de deux juges au bas du ring (les trois prenant part à la décision finale), soit un arbitre-directeur de combat assisté de trois juges chargés de rendre seuls leur verdict.
- 14 Cette façon particulière de rendre les décisions en faveur du combattant local est à ce point classique dans le monde pugilistique qu'on la connaît aux Etats-Unis sous l'appellation de « *hometown decision* » ; à ce propos, voir notamment Sugden 1996:83; Wacquant 2000:190-192 et aussi Rotella 2003:53-65.

Références

- Barthes, Roland
1957 Mythologies. Paris: Seuil.
- Baudrillard, Jean
1976 L'échange symbolique et la mort. Paris: Gallimard.
- Beauchez, Jérôme
2009 Dans l'éclat de l'autre : boxer comme on éprouve son étrangeté. Revue des Sciences Sociales 42:80-87.
- À paraître Le sens des coups : du corps à la chair des boxeurs. Anthropologie et sociétés.
- Berger, Peter et Thomas Luckmann
1996 [1966] La construction sociale de la réalité. Paris: Masson/Armand Colin.
- Csordas, Thomas
1993 Somatic Modes of Attention. Cultural Anthropology 8(2):135-156.
- Early, Gerald
1994 The Culture of Bruising. Essays on Prizefighting, Literature, and Modern American Culture. Hopewell: The Ecco Press.
- Foucault, Michel
1975 Surveiller et punir. Naissance de la prison. Paris: Gallimard.
- Geertz, Clifford
1973 The Interpretation of Cultures. New York: Basic Books.
2002 [1983] Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir. Paris: PUF.
- Girard, René
1972 La violence et le sacré. Paris: Grasset.
- Goffman, Erving
1973 [1959] La mise en scène de la vie quotidienne, vol. 1: La présentation de soi. Paris: Minuit.
1974 [1967] Les rites d'interaction. Paris: Minuit.
1991 [1974] Les cadres de l'expérience. Paris: Minuit.
- Heiskanen, Benita
2005 The Latinization of Boxing: A Texas Case-Study. Journal of Sport History 32(1):45-66.
- Husserl, Edmund
2001 [1931] Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie. Paris: Vrin.

- Laé, Jean-François
1989 Chausser les gants pour s'en sortir. Les temps modernes 521:126-138.
- Le Breton, David
2000 [1991] Passions du risque. Paris: Métailié.
- Quéré, Louis
2004 Pour une sociologie qui « sauve les phénomènes ». Revue du M.A.U.S.S. 24(2):127-145.
- Rauch, André
1992 Boxe, violence du XX^{ème} siècle. Paris: Aubier.
- Rotella, Carlo
2003 Cut Time. An Education at the Fights. Chicago: University of Chicago Press.
- Sammons, Jeffrey
1990 [1988] Beyond the Ring. The Role of Boxing in American Society. Urbana and Chicago: University of Illinois Press.
- Sartre, Jean-Paul
1985 [1958, inachevé] Critique de la raison dialectique, vol. 2: L'intelligibilité de l'histoire. Paris: Gallimard.
- Sayad, Abdelmalek
1999 La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Paris: Seuil.
- Sheard, Kenneth
1997 Aspects of Boxing in the Western "Civilizing Process." International Review for the Sociology of Sport 32:31-57.
- Strauss, Anselm (textes réunis et présentés par Isabelle Baszanger)
1992 La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme. Paris: L'Harmattan.
- Sugden, John
1996 Boxing and Society. An International Analysis. Manchester: Manchester University Press.
- Wacquant, Loïc
2000 Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur. Marseille: Agone.
- Weber, Florence
1989 Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière. Paris: INRA/EHESS.
- Weber, Max
1995 [1956] Économie et société, vol. 1: Les catégories de la sociologie. Paris: Plon.
- Weinberg, S. Kirson, et Henry Arond
1952 The Occupational Culture of the Boxer. American Journal of Sociology 57(5):460-469.
- Woodward, Kath
2007 Boxing, Masculinity and Identity: The "I" of the Tiger. London: Routledge.